

« Monologue pour le Maestro : une lettre de la haute mer »

Ernest Hemingway

(Esquire : octobre 1935, traduit par Jean René Major)

Il y a un an et demi environ, un jeune homme se présenta à la porte de la maison de Key West et déclara qu'il était venu en stop depuis le nord du Minnesota pour poser à votre correspondant (*your correspondent*) quelques questions sur l'art d'écrire. Arrivé ce jour-là de Cuba, ayant à conduire de bons amis au train une heure plus tard, et ayant quelques lettres à écrire entre-temps, votre correspondant, à la fois flatté et épouvanté à l'idée de cet interrogatoire, dit au jeune homme de revenir le lendemain après-midi. C'était un grand jeune homme très sérieux avec des mains et des pieds très grands et les cheveux en brosse.

Il semblait que toute sa vie il ait voulu devenir écrivain. Élevé dans une ferme, il était passé par le collège et l'université du Minnesota, avait travaillé comme vendeur de journaux, menuisier en gros œuvre, aoûté, journalier, et avait traversé par deux fois l'Amérique sans argent. Il voulait devenir écrivain et il avait d'excellentes histoires à écrire. Il les racontait très mal mais on pouvait voir qu'il y avait quelque chose là-dedans s'il parvenait à l'exprimer. Il était si parfaitement sérieux sur l'écriture qu'il semblait que ce sérieux pourrait vaincre tous les obstacles. Il avait vécu seul pendant un an dans une cahute qu'il avait construite dans le Dakota du Nord et il avait écrit durant toute cette année. Il ne me montra rien de ce qu'il avait écrit alors. Tout était très mauvais, dit-il.

Je pensai que c'était peut-être là de la modestie jusqu'à ce qu'il m'eût montré un texte qu'il avait publié dans un des journaux de Minneapolis. C'était abominablement mal écrit. Pourtant, songeai-je, beaucoup d'autres écrivent mal au début et ce garçon est si terriblement sérieux qu'il doit avoir quelque chose, le vrai sérieux à l'égard de l'écriture étant une des deux nécessités absolues. L'autre, malheureusement, est le talent.

En plus d'écrire ce jeune homme avait une autre obsession. Il avait toujours voulu aller en mer. Aussi, pour abrégé ce récit, lui avons-nous donné un emploi de veilleur de nuit à bord du bateau, ce qui lui fournissait un endroit pour dormir et travailler, et lui donnait deux ou trois heures de nettoyage quotidien et une demi-jour- née pour écrire. Pour combler son désir d'aller en mer, nous promîmes de l'emmener à Cuba lorsque nous ferions la traversée.

Ce fut un excellent veilleur de nuit et il travailla ferme sur le bateau et à ses œuvres, mais en mer ce fut une calamité ; lent quand il aurait dû être vif, paraissant parfois avoir quatre pieds plutôt que deux pieds et deux mains, nerveux sous l'effet d'une émotion vive, et une incurable tendance au mal de mer et une amusante répugnance à recevoir des ordres. Cependant il était toujours pleine de bonne volonté, et travailleur s'il avait tout le temps nécessaire pour agir.

Nous l'appelâmes le Maestro parce qu'il jouait du violon ; ce nom finit par être abrégé en celui de Mice et une forte brise ralentissait tellement ses gestes que votre correspondant lui déclara un jour : « Mice tu dois être un écrivain fichtrement bon parce que tu ne vaux pas un clou pour le reste. »

En revanche, son style s'améliora constamment. Il est peut-être déjà devenu écrivain. Mais votre correspondant, qui a parfois mauvais caractère, ne prendra plus jamais

comme matelot à son bord un apprenti écrivain ; il ne passera pas non plus un autre été au large de la côte cubaine ou de toute autre côte en compagnie de questions et de réponses sur le métier d'écrivain. Si de nouveaux apprentis écrivains montent à bord du Pilar, que ce soient des femmes, qu'elles soient belles et qu'elles apportent du champagne.

Votre correspondant considère le métier d'écrivain, distinct de la composition de ces lettres mensuelles, comme une chose très sérieuse ; mais il déteste profondément en parler avec presque tout le monde sur terre. Ayant eu à s'exprimer sur bon nombre de ses aspects au cours d'une période de cent dix jours avec ce bon vieux Maestro, pendant une grande partie de laquelle votre correspondant dut réprimer l'envie de lancer une bouteille à Mice chaque fois qu'il ouvrait la bouche et prononçait le mot écrire, il présente ici certaines de ces palabres notées par écrit.

1. Pluriel de « mouse » (souris) «Mice» se prononce comme la première syllabe de « maestro » en anglais.

Si elles peuvent décourager quelqu'un d'écrire, c'est qu'il doit être découragé. Si elles peuvent être de quelque utilité à quelqu'un, votre correspondant en est ravi. Si elles vous ennuiant, il y a plein de photos dans ce magazine sur lesquelles vous pouvez reporter votre attention.

L'excuse de votre correspondant pour les présenter est que certains des renseignements qu'elles contiennent lui auraient été précieux à vingt et un ans.

Mice : Qu'entendez-vous par bien écrire en opposition avec mal écrire ?

Votre correspondant: Bien écrire, c'est écrire avec vérité. Si un homme invente une histoire, elle sera vraie en fonction de son degré de connaissance de la vie et de conscience ; de telle sorte que lorsqu'il invente quelque chose cela ressemble à ce que cela serait réellement. S'il ignore comment beaucoup de gens agissent en pensées et en actes, sa bonne étoile peut lui permettre de se tirer d'affaire pendant quelque temps, ou il peut écrire des œuvres fantastiques. Mais s'il continue à écrire sur ce qu'il ne connaît pas, il se surprendra à tricher. Après avoir triché quelques fois, il ne peut plus écrire honnêtement.

Mice : Et l'imagination, alors ?

V. C. : Personne ne sait la moindre chose sur elle sauf que c'est ce qu'on obtient pour rien. Ce peut être une expérience raciale. Je crois que c'est parfaitement possible. Mis à part l'honnêteté, c'est la chose essentielle qu'un bon écrivain doit avoir. Plus il apprend par expérience, plus il peut imaginer avec vérité. S'il arrive à pouvoir imaginer avec assez de vérité, les gens penseront que les choses qu'il raconte sont vraiment arrivées et qu'il ne fait que relater.

Mice : En quoi cela diffère-t-il du reportage ?

V. C. : Si c'était un reportage, ils ne s'en souviendraient pas. Lorsque tu décris une chose qui est arrivée le jour même l'actualité fait que les gens la voient par l'imagination. Un moment plus tard cet élément de temps a disparu et ton compte rendu serait sans intérêt et ils ne pourraient se le représenter ni s'en souvenir. Mais si tu l'inventes au lieu de la décrire, tu peux la faire parfaite et complète et solide et lui donner vie. Tu la crées,

pour le meilleur ou pour le pire. C'est composé, non décrit. C'est vrai en fonction de ton habileté à la composer et de la connaissance que tu y mets. Tu me suis ?

Mice : Pas toujours.

V. C. (d'un ton bourru) : Eh bien, pour l'amour de Dieu, parlons d'autre chose alors.

Mice (pas découragé) : Parlez-moi encore un peu des techniques de l'écriture.

V. C. : Que veux-tu dire ? Comme le crayon ou la machine à écrire ? Bon sang !

Mice : Oui.

V. C. : Écoute. Quand tu commences à écrire tout le plaisir est pour toi et le lecteur n'en a aucun. Tu peux donc employer aussi bien une machine à écrire parce que c'est plus facile et que tu y prendras d'autant plus de plaisir. Après que tu as appris à écrire, ton objectif essentiel est de tout transmettre au lecteur, chaque sensation, vision, sentiment, lieu et émotion. Pour faire cela tu dois retravailler ce que tu as écrit. Si tu écris avec un crayon, tu obtiens trois aperçus différents du texte afin de voir si le lecteur obtient ce que tu veux qu'il obtienne. D'abord quand tu le relis ; ensuite quand tu le tapes à la machine tu as une nouvelle occasion de l'améliorer, et de nouveau sur épreuves. Écrire d'abord au crayon te donne un tiers de plus de chances de l'améliorer. C'est trois cent trente-trois, ce qui est une moyenne fichtrement bonne pour un frappeur (1). Cela le garde malléable plus longtemps de sorte que tu peux le rendre meilleur plus facilement.

Mice : Combien doit-on écrire par jour ?

V. C. : Le mieux est toujours de s'arrêter lorsque ça marche bien et lorsque tu sais ce qui arrivera ensuite. Si tu fais cela chaque jour quand tu écris un roman, tu ne seras jamais bloqué. C'est la chose la plus précieuse que je puisse te dire, alors tâche de t'en souvenir.

Mice : Très bien.

V. C. : Arrête-toi toujours quand ça marche bien et n'y pense plus ou ne t'en inquiète plus avant de recommencer à écrire le lendemain. De cette façon ton subconscient travaillera là-dessus tout le temps. Mais si tu y penses consciemment ou si tu t'en inquiètes, tu le tueras et ton cerveau sera fatigué avant que tu commences. Une fois que tu es dans le roman c'est aussi poltron de s'inquiéter de savoir si oui ou non tu pourras continuer le lendemain que de s'inquiéter d'avoir à plonger dans un déroulement inévitable. Tu dois continuer. Il est donc inutile de t'inquiéter. Tu dois apprendre cela pour écrire un roman. Le plus dur dans un roman c'est de l'achever.

Mice : Comment peut-on apprendre à ne pas s'inquiéter ?

1. Allusion au jeu de base-ball.

V. C. : En n'y pensant pas. Dès que tu commences à y penser, arrête. Pense à autre chose. Tu dois apprendre cela.

Mice : Combien doit-on relire chaque jour avant de commencer à écrire ?

V. C. : La meilleure chose est de tout relire chaque jour depuis le début, en corrigeant au fur et à mesure, puis de repartir de l'endroit où tu t'es arrêté la veille. Lorsque ça devient si long que tu ne peux plus faire cela tous les jours, relis deux ou trois chapitres chaque

jour ; puis relis tout depuis le début chaque semaine. C'est de cette manière que tu fais tenir le tout. Et souviens-toi d'arrêter pendant que ça marche encore bien. Cela permet au récit de continuer à progresser au lieu de le faire mourir si tu continues et écris jusqu'à l'épuisement. Quand tu fais cela, tu constates le lendemain que tu es vidé et que tu ne peux poursuivre.

Mice : Faites-vous la même chose pour une nouvelle ?

V. C. : Oui, seulement parfois on peut écrire la nouvelle en une journée.

Mice : Savez-vous ce qui va se passer lorsque vous écrivez une nouvelle ?

V. C. : Presque jamais. Je commence à la composer et il arrive ce qui doit arriver à mesure qu'elle se développe.

Mice : Ce n'est pas ainsi qu'on vous apprend à écrire à l'Université.

V. C. : Je n'en sais rien. Je ne suis jamais allé à l'Université. Si l'un de ces crétins pouvait écrire, il n'aurait pas à enseigner l'art d'écrire à l'Université.

Mice : Vous m'instruisez.

V. C. : Je suis fou. De plus c'est un bateau, pas une université.

Mice : Quels livres un écrivain devrait-il lire ?

V. C. : Il devrait avoir tout lu, ainsi il saurait ce qu'il a à surpasser.

Mice : Il ne peut pas avoir tout lu.

V. C. : Je ne dis pas qu'il peut. Je dis qu'il devrait. Évidemment il ne peut pas.

Mice: Eh bien, quels sont les livres nécessaires ?

V. C. : Il devrait avoir lu Guerre et Paix et Anna Karénine de Tolstoï, Midshipman Easy, Frank Mildmay et Peter Simple, du capitaine Marryat, Madame Bovary et L'Éducation sentimentale de Flaubert, Les Buddenbrooks de Thomas Mann, Dubliners, Portrait of the Artist et Ulysses de Joyce, Tom Jones et Joseph Andrews de Fielding, Le Rouge et le Noir et La Chartreuse de Parme de Stendhal, Les Frères Karamazov et deux des autres Dostoïevski, Huckleberry Finn de Mark Twain, The Open Boat et The Blue Hôtel de Stephen Crane, Hail and Farewell de George Moore, Autobiographies de Yeats, tous les bons Maupassant, tous les bons Kipling, tout Tourgueniev, Far away and Long ago de W.H. Hudson, les nouvelles de Henry James, surtout Madame de Mauves, et The Tum of the Screw, The Portrait of a Lady, The American...

Mice : Je ne peux pas les noter aussi vite. Combien y en a-t-il d'autres ?

V. C. : Je te donnerai la suite un autre jour. Il y en a environ trois fois autant.

Mice : Un écrivain devrait-il avoir lu tous ces livres ?

V. C. : Tous ceux-là et beaucoup d'autres. Autrement il ignore ce qu'il lui faut surpasser.

Mice : Qu'entendez-vous par « ce qu'il lui faut surpasser » ?

V. C. : Écoute : Il est inutile d'écrire quoi que ce soit qui ait été écrit avant à moins de pouvoir le surpasser. Ce qu'un écrivain de notre époque a à faire, c'est d'écrire ce qui n'a pas été écrit avant ou de surpasser les morts dans ce qu'ils ont fait. La seule manière dont il peut donner une idée de son talent, c'est en rivalisant avec les morts. La plupart des écrivains vivants n'existent pas. Les seuls avec lesquels un écrivain sérieux doit rivaliser, ce sont les morts qu'il sait être bons. C'est comme le coureur de mile courant contre la montre plutôt que de chercher simplement à vaincre quiconque est avec lui dans la course... À moins de courir contre la montre, il ne saura jamais ce qu'il est capable d'atteindre.

Mice : Mais la lecture de tous les bons écrivains pourrait vous décourager.

V. C. : Alors c'est que tu dois être découragé.

Mice : Quelle est la meilleure formation précoce pour un écrivain ?

V. C. : Une enfance malheureuse.

Mice : Estimez-vous que Thomas Mann soit un grand écrivain ?

V. C. : Il serait un grand écrivain s'il n'avait jamais rien écrit d'autre que Les Buddenbrooks.

Mice : Comment un écrivain peut-il se former lui-même ?

V. C. : Observe ce qui se passe aujourd'hui. Si nous rencontrons un poisson, vois exactement ce que fait chacun. Si tu éprouves du plaisir à le voir sauter, rappelle-toi exactement la scène qui t'a procuré cette émotion, que ce fût la ligne sortant de l'eau et la façon dont elle se tendit comme une corde de violon jusqu'à ce que des gouttes se mettent à en tomber, ou la manière dont il s'élança et fit jaillir l'eau quand il sauta. Rappelle-toi les bruits et ce qui fut dit. Trouve ce qui t'a donné l'émotion ; quelle était la scène qui t'a causé cette vive sensation. Puis décris cela clairement afin que le lecteur voie aussi la chose et ait le même sentiment que tu avais. C'est un exercice de doigté.

Mice : Très bien.

V. C. : Puis essaie de te mettre dans la peau d'un autre pour changer. Si je t'engueule, efforce-toi de comprendre ce que je pense tout autant que ce que tu ressens. Si Carlos insulte Juan, pense aux points de vue respectifs. Ne te demande pas seulement qui a raison. En tant qu'homme les choses sont ce qu'elles devraient être ou ne pas être. En tant qu'homme tu sais qui a raison et qui a tort. Tu dois prendre des décisions et t'y tenir. En tant qu'écrivain tu ne dois pas juger. Tu dois comprendre.

Mice : Très bien.

V. C. : Écoute bien. Lorsque les gens parlent, écoute attentivement. Ne pense pas à ce que tu vas dire. La plupart des gens n'écoutent jamais. Us n'observent pas non plus. Tu dois être capable d'entrer dans une pièce et quand tu en sors de savoir tout ce que tu y as vu et pas seulement cela. Si cette pièce t'a fait une certaine impression, tu dois savoir précisément ce qui t'a donné cette impression. Essaie cela comme exercice. Lorsque tu es en ville, place-toi à l'entrée d'un théâtre et vois combien les gens diffèrent dans leur manière

de sortir de taxi ou de voiture. Il y a mille façons de s'exercer. Et pense toujours aux autres.

Mice : Croyez-vous que je deviendrai écrivain ?

V. C. : Comment diable veux-tu que je le sache ? Peut-être n'as-tu aucun talent ? Peut-être ne peux-tu te mettre à la place des autres ? Tu as de bonnes histoires, si tu peux les écrire.

Mice : Comment puis-je le savoir ?

V. C. : Écris. Si tu y travailles pendant cinq ans et que tu constates que tu ne vau rien, tu pourras te tuer alors aussi bien que maintenant.

Mice : Je ne pourrai pas me tuer.

V. C. : Alors viens me voir, je te tuerai.

Mice : Merci.

V. C. : Il n'y a pas de quoi, Mice. Maintenant si on parlait d'autre chose ?

Mice : De quoi d'autre ?

V. C. : De n'importe quoi d'autre, mon vieux Mice, absolument de n'importe quoi.

Mice : Très bien. Mais...

V. C. : Pas de mais. Terminé. Finie la conversation sur l'art d'écrire. Y a plus. Tout parti pour aujourd'hui. Magasin tout fermé. Patron parti à la maison.

Mice : Très bien alors. Mais demain j'aurai quelques questions à vous poser.

V. C. : Je parierais que tu t'amuseras à écrire quand tu sauras comment cela se fait.

Mice : Que voulez-vous dire ?

V. C. : Tu sais bien. Le plaisir. Le bon temps. La bonne vie. En enlevant un petit chef-d'œuvre en un tour de main.

Mice : Dites-moi...

V. C. : Arrête ça.

Mice : Très bien. Mais demain.

V. C. : Oui. Très bien. D'accord. Mais demain.

En anglais (avec photos)

<https://dianedrake.com/wp-content/uploads/2012/06/Hemingway-Monologue-to-the-Maestro1.pdf>